

La chanteuse helvético-albanaise est de retour avec *Partir*, un spectacle inattendu, riche en émotions, qu'elle présente demain soir au Théâtre Saint-Gervais

Les fêlures d'Elina Duni

ELISABETH STOUDMANN

Genève ► Connue pour ses lectures magnifiées de la musique traditionnelle albanaise, Elina Duni interromp son travail en quartet et revient à la scène avec un spectacle solo. Aux confluent de la musique, du théâtre et de la poésie, elle s'interroge sur la question de *Partir*. Un mot qui évoque autant les départs volontaires que les départs forcés, ceux qui partent mais aussi ceux qui restent, l'exil, les migrations, les chagrins amoureux et surtout la renaissance, la vie qui reprend après la déchirure. Juxtaposant les langues, les répertoires et les styles, s'accompagnant au piano, à la guitare et au tambourin, Elina Duni propose dans ce one woman show inédit une mise à nu implacable, aux émotions intenses. A découvrir à Genève, dans le cadre du Festival Mémoires blessées du Théâtre Saint-Gervais (lire ci-dessous), puis à Delémont et Brugg.



Dans un spectacle-concert polyglotte, Elina Duni évoque l'exil, le voyage, le chagrin ou l'amour. BLERTA KAMBO

Comment est née l'idée de ce spectacle en solo?

Elina Duni: J'avais envie de faire un spectacle qui allait plus loin qu'un simple concert. J'ai vécu la question du départ très tôt dans ma vie, puisque j'ai quitté l'Albanie à l'âge de 10 ans. Qu'est-ce qui fait qu'on passe de la douleur de l'arrachement à la joie? J'ai voulu ce spectacle comme un voyage qui commence à un endroit et finit à un autre. Une fille dans sa cuisine

qui doit partir et qui se projette dans d'autres histoires de départ. J'ai sélectionné neuf chansons, toutes dans des langues différentes. Il y a des chansons d'amour, des chansons dans les camps, une chanson inspirée de l'histoire du sapin de Noël d'Andersen... Le fil rouge entre ces chansons sont des textes que j'ai écrits et que je récite.

Vous chantez dans des langues que vous ne parlez pas, comme

l'arabe ou le yiddish. Comment avez-vous approché ces langues?

Avec mon quartet, j'ai déjà appréhendé plusieurs langues. L'albanais m'aide aussi car c'est une langue très riche en sons. Quand je ne maîtrise pas la langue, j'imitte les sons d'oreille. Chaque langue résonne différemment en moi. Une langue comme le français va davantage me toucher par le sens. D'autres, comme l'arabe, par la

mélodie, par la vibration qu'elle suscite en moi.

Vous jouez aussi du tambourin iranien, du piano, de la guitare?

J'avais envie de sortir de ma zone de confort. J'ai fait du piano classique petite, j'ai gratouillé de la guitare quand j'étais adolescente. J'ai repris ces instruments plus sérieusement depuis quelques années. C'est un travail presque entièrement fait maison: une émancipation, une

mise à nu. Je ne peux rien cacher, pas même une fausse note! Cela dit, Arben Bajraktaraj, un ami acteur et metteur en scène résidant à Paris, m'a donné un coup de main pour la mise en scène, et le scénographe suisse alémanique Ueli von Burg s'est chargé des lumières.

Partir, l'exil: ces thèmes sont d'actualité dans nos sociétés. Est-ce que votre spectacle s'inscrit dans ce questionnement?

Être en partance c'est quelque chose d'universel. On peut tous devenir réfugié un jour. Je pense que ce spectacle cherche à solliciter l'empathie qu'on peut avoir envers ceux qui doivent tout laisser. Je mets ça en relation avec ce bien-être de tous les jours qui est devenu presque banal. Je veux montrer que ce n'est que dans l'ouverture, dans le partage qu'on est heureux. Le renfermement n'est pas une solution.

En quoi le monde actuel avec les mouvements xénophobes et extrémistes est-il à l'origine de ce spectacle?

Il est clair que ce spectacle s'ancre davantage dans la réalité de ce monde. Il est plus engagé et il peut toucher un public beaucoup plus large que celui qui écoutait ma musique jusqu'ici. Il parle des fêlures qu'on a tous en nous. Notre monde est angoissant. J'ai peur, mais j'ai l'espoir que cette montée des mouvements populistes, avec leurs réponses ignorantes à des questions complexes, va aussi inciter les libéraux, les démocrates, les artistes à s'unir pour offrir une alternative. Le moine bouddhiste Mathieu Ricard a dit «Trump est un hoquet de l'histoire». Il s'est aussi dit effrayé par son manque total d'empathie, par le fait qu'il semble vivre dans un monde constitué uniquement de gagnants et de perdants. En même temps, il constatait que le monde actuel dans son ensemble est plus empathique qu'il ne l'a jamais été par le passé. I

Théâtre St-Gervais, Genève, demain soir à 20h30. Delémont, Centre culturel, sa 28 janvier à 20h30. Brugg, Dampfschiff, di 29 janvier à 19h.

Info: elinaduni.com

DÉCÈS, MUSIQUE

JAKI LIEBEZEIT, FIN DE PULSATION

Combinée à la basse de Holger Czukay, la frappe du batteur Jaki Liebezzeit constituait la force motrice de Can, l'un des groupes de rock expérimental les plus innovants des années 1970. Jaki Liebezzeit a été emporté dimanche par une pneumonie, à l'âge de 78 ans. Le musicien allemand et son groupe ont incarné, aux côtés de Neul, Kraftwerk, Faust ou encore Tangerine Dream, une avant-garde que la presse anglaise baptisa Krautrock («rock choucroute»). RMR

MUSIQUE

LA POLITIQUE VERSION CONTRECHAMPS

«Tout est politique.» Tel est le titre d'un concert qui retiendra ce soir dans le Studio Ernest Ansermet de la Maison de la Radio, à Genève. A l'affiche de cette prestation commune de l'Ensemble Contrechamps et de Vortex, des œuvres de compositeurs entretenant un lien avec la réflexion et l'engagement politiques. Michael Wendeberg dirigera ainsi l'interprétation d'œuvres de Daniel Zea, Francesco Filidei, Marco Antonio Suarez Cifuentes, Yutaka Makino et Dror Feiler. Le concert sera précédé à 18h45 d'une conférence de Brice Pauset sur le thème «Musique et politique: panorama des nouvelles orientations.» MOP
Ce soir à 20h au Studio Ernest Ansermet, www.conrechamps.ch

SCÈNE, GENÈVE

HUMOUR DROIT DEVANT AU SALTIMBANQUE

L'humour au centre. La troisième création de l'Obsidienne Compagnie, Attention: humour, soulève la question de la place occupée par l'humour dans la société. Les personnages de ce spectacle, à l'affiche dès mercredi, deux scientifiques autoproclamés, révéleront les résultats de leurs recherches sur le rire et l'humour. Mais leurs conclusions seront douteuses, et même périlleuses. Cette pièce tire en outre son inspiration de textes du philosophe Henri Bergson, auteur d'un essai sur le rire, du poète Charles Baudelaire ainsi que du satiriste et écrivain Jonathan Swift. MOP
Du 25 au 29 janvier au Théâtre le Saltimbanque, 26 rue des Grottes, à 19h30, di à 18h, 076 525 96 92.

DERNIER TOUR DE PISTE POUR LE FESTIVAL MÉMOIRES BLESSÉES

Pour sa 9^e et dernière édition, du 31 janvier au 11 février, le Festival Mémoires blessées propose un menu riche et éctétique, avec expo, installation, conférences, lectures ou carte blanche. Organisée par le Théâtre Saint-Gervais, la manifestation genevoise raconte une nouvelle fois des destinées humaines que l'Histoire relègue au second plan. On voyage en Albanie, Hongrie, dans les Comores ou au cœur du Sahara occidental. Tout en s'intéressant à l'«ici», notamment par une lecture du *Rapport Bergier* par José Lillo, pièce qu'il a écrite sur la somme investiguant les rapports entre Suisse et nazisme (le 31 janvier). Seule incursion hors les murs du théâtre, l'exposition «Se souvenir pour réinventer l'ave-

ni» se tiendra à l'Université populaire albanaise (jusqu'au 25 mars). A travers le sauvetage de Juifs par des Albanais, un parcours en vingt-quatre portraits poignants pose cette question: que faire lorsque nombre d'humains choisissent la voie de l'injustice? En parallèle, l'installation «Majorité silencieuse» à Saint-Gervais (elle aussi à voir jusqu'au 25 mars) revient par le son et l'image sur les débats parlementaires français autour de la loi Veil (1974-75).

Le 2 février, la lecture à plusieurs voix de *L'un de nous deux* imagine un dialogue entre Léon Blum et Georges Mandel, détenus près de Buchenwald en pleine Seconde Guerre mon-

diale (texte de Jean-Noël Jeanneney). Deux jours plus tard, une conférence et lecture de Carlos Martin Beristain reviendra sur *Quarante ans de disparitions au Sahara occidental*, alors que la lecture-performance *Obsession(s) - Une histoire des Comores* par Jérôme Richer et Soeuf Elbadawi raconte le drame des réfugiés au large de l'archipel de l'Océan indien (le 6 février).

Enfin, une carte blanche offerte par Saint-Gervais au professeur et historien du théâtre György Karsai permettra au public de faire la connaissance d'une scène indépendante en péril: celle de la Hongrie d'Orbán. SSG

Théâtre Saint-Gervais, du 31 janvier au 11 février, programme complet sur www.saintgervais.ch

«Les aventures de Tchitchikov» ou la morne campagne

Genève ► Au Théâtre du Grütli, une adaptation de Gogol signée Polier laisse sur sa faim.

Le metteur en scène genevois Frédéric Polier nous avait gratifiés, il y a une année, d'un *Conte d'hiver* de Shakespeare plein de sève, lumineux et ténébreux (notre édition du 9 février 2016). Il nous revient cette saison avec *Les Aventures de Tchitchikov* ou *Les Ames mortes*, d'après Nikolaï Gogol, une occasion de se frotter à nouveau à «l'âme slave», comme il l'annonce à ses fidèles, qui n'oublient pas sa somptueuse traversée du *Maitre et Marguerite* de Boulgakov.

Comme il y a douze ans, au Théâtre du Loup, le directeur du Théâtre du Grütli donne à nouveau rendez-vous au diable, cette fois un diable d'homme. Tchitchikov, plus proche des mesquineries basement humaines que de l'omniscience

de Woland. Personnage pivot du roman *Les Ames mortes*, Tchitchikov est une fourbe près de ses sous, à la recherche de meilleure fortune. Il bat la campagne russe pour racheter aux petits seigneurs de province les serfs morts sur leurs domaines.

Il les soulage ainsi de l'impôt qu'ils continuent à payer comme si les trépassés étaient vivants et se constitue, à vil prix, un cheptel de paysans qui lui permettra d'obtenir ce qu'il veut. Diablotement tordu, on l'aura compris. Pour y parvenir, il déploie des trésors de persuasion. Tchitchikov est essentiellement un révélateur de la face cachée des personnages qui l'entourent. Le portrait collectif de ces petits hobereaux tantôt avarés, menteurs, joueurs ou avides, qui négocient le «cours de l'âme morte» entre le chou bouilli et le fromage, s'annonce grinçant et cruel.

Pour incarner ces figures du grotesque, Polier a choisi des comédiens aguerris comme Jean-Paul Favre, Nathalie Cuenet, Bernard Escalon, Lionel Brady, Camille Giacobino. Le metteur en scène lui-même joue le tonitruant et encombrant hobereau Nasov. Tous les éléments sont prêts pour un excellent divertissement.

Peine perdue. Au lieu d'irriguer leurs personnages de leur sève comique, les acteurs passent le plus clair de leur temps à courir derrière Julien Tsongas, qui joue un Tchitchikov à sa manière, torturé, torsadé, fuyant; pas vraiment l'escroc malsain et séducteur auquel on s'attendrait. Son périple campagnard se réduit, scène après scène, à des variations d'un même dialogue.

Certes, Polier, comme à son habitude, fait trembler le plateau à chacune de ses apparitions et parvient à tirer son épingle de ce jeu, mais sa

direction d'acteurs fait perdre beaucoup de sa force à la fresque picaresque de Gogol. L'ennui gagne. Pour faire monter la sauce il y a bien une scène de cabaret, avec poses et regards de biais de circonstance, et un tableau de mécanique bureaucratique à l'allure kaïkaïenne des plus convenues. Le cœur n'y est pas.

Pour ne rien arranger, les acteurs jouent dans un décor de panneau-montants qui les écrasent, au pied d'un bloc modulable rappelant un livre qu'on ouvre et qu'on ferme devant soi, tout aussi massif. Les personnages du spectacle paraissent bien petits, alors que Gogol, avec son art de la caricature, en avait fait des géants. Déception. JORGE GAJARDO

Théâtre du Grütli, Genève, jusqu'au 29 janvier, grutti.ch